

tion de revenir, si l'âge le permettait, à l'étude du *Ghenzi* :

Si chèrement je les aime,
De nouveau je voudrais venir voir
Les violettes, dans les plaines du printemps,
Que j'ai laissées sans les cueillir —
Bien qu'aujourd'hui je ne le puisse plus.

L'auteur du *Ghenzi Monogatari* écrivit un journal appelé *Mourasaki no Sikibou Nikki*, qui nous est parvenu. Il n'est pas sans mérite, mais la renommée en a été complètement éclipsée par celle de son grand ouvrage.

CHAPITRE V

MAKOURA NO SOCI

Les Japonais rapprochent du *Ghenzi Monogatari* le *Makoura no Sôci*, ou *Esquisses d'oreiller* de Seï Sônagon, comme étant d'égale valeur bien que différent de forme et de caractère. L'auteur, comme Mourasaki Sikibou, était une dame de haut rang et son père, poète de quelque renom, descendait du prince qui compila les *Nihongi*. Son savoir et ses talents lui valurent l'avantage d'être choisie comme dame d'honneur de l'impératrice. A la mort de cette dernière, en l'an 1000, elle se retira du monde, d'aucuns disent dans un couvent, où elle reçut jusqu'à la fin les témoignages de l'estime de son ancien maître, le mikado Itchigo. D'autres, cependant, la décrivent dans un état de grande pauvreté et de misère.

Le titre : *Esquisses d'oreiller*, est expliqué par quelques-uns comme signifiant qu'elle conservait son manuscrit sous son oreiller et prenait en note ses pensées et ses observations quand elle se mettait au lit ou qu'elle se levait le matin. Il est plus probable néanmoins que

c'est une simple allusion à une anecdote qu'elle raconte elle-même en épilogue.

Il fait trop sombre pour un travail littéraire, et ma plume est usée. Je vais mettre fin à ces esquisses. Elles sont une relation de ce que j'ai vu de mes yeux et senti dans mon cœur, non pas écrites pour que les autres les lisent, mais rassemblées pour consoler la solitude de mon foyer. Quand je pense comment j'ai cherché à les tenir secrètes, consciente des vulgarités et exagérations qui m'ont échappé, je ne puis retenir mes larmes.

Un jour que j'étais de service auprès de l'Impératrice, elle me montra des papiers qui lui avaient été donnés par le Naidaizin. « Que faut-il écrire là-dessus ? demanda Sa Majesté. Le Mikado y a déjà fait écrire ce qu'on appelle de l'Histoire. — Cela servira fort bien d'oreillers, répondis-je. — Alors prenez-les », dit-elle. Ainsi j'essayai d'utiliser cette immense provision en écrivant d'étranges choses de toute sorte sans lien ni suite.

Le *Makoura no Sôci* est le premier exemple d'un style qui devint plus tard populaire au Japon sous le nom de *Zouihitsou*, ou « au courant de la plume ». Il n'y a aucune sorte d'arrangement. L'auteur écrit ce qui lui vient sous l'inspiration du moment. Des histoires, des descriptions et des énumérations de choses tristes, inconvenantes, abominables ou lugubres, des listes de fleurs, de montagnes, de rivières, des esquisses de vie domestique ou sociale, des pensées suggérées par la contemplation de la nature, et beaucoup d'autres choses, forment son *farrago libelli*.

A l'encontre de l'auteur du *Ghenzi*, qui se perd dans les caractères qu'elle analyse, la personnalité de Seï Sônagon ressort distinctement de tout ce qu'elle a écrit. La femme du monde intelligente, cultivée, quelque

peu cynique, est toujours présente devant le lecteur. Elle fait connaître avec des longueurs interminables ses goûts et ses prédilections, ne manquant pas de rappeler dans ses *Esquisses d'oreiller* les citations à propos et les répliques bien tournées qu'il lui est arrivé de faire. Des écrivains postérieurs ne la tiennent pas quitte, comme Mourasaki Sikibou, d'une part personnelle qu'elle aurait prise dans les intrigues amoureuses qui formaient alors une si large part de la vie des classes élevées de Kiôto à cette période. On peut, sans hésiter, conclure d'après ses écrits qu'elle n'était pas étrangère à « l'art de prendre et de garder les cœurs des hommes : l'art des lettres, ambassades, espionnages, froncements de sourcils, sourires et flatteries, querelles, larmes et parjures, mystères innombrables et innommables. »

Les extraits suivants donneront quelque idée du caractère général de l'œuvre. Les quatre saisons forment le sujet du chapitre d'ouverture :

Au printemps, dit l'auteur, j'aime observer l'aube devenant graduellement de plus en plus blanche jusqu'à ce qu'une faible teinte rosée couronne la cime de la montagne, tandis que de grêles bandes de nuages pourpres s'étendent au-dessus.

En été, j'aime la nuit, non seulement quand la lune brille, mais l'obscurité aussi, quand les lucioles s'entre-croisent dans leur vol, ou quand la pluie tombe.

En automne, c'est la beauté du soir qui m'émeut le plus profondément, pendant que je suis du regard les corbeaux qui cherchent par deux, trois et quatre un endroit où se percher, et que le soleil couchant projette la splendeur de ses rayons en approchant de la crête des montagnes. Et encore plus délicieux est de voir passer les oies sauvages en longues lignes qui, dans la distance, paraissent infiniment petites. Et quand le soleil est complètement couché, combien est émouvant d'entendre le fredonnement des insectes ou les soupirs du vent !

En hiver, qu'indiciblement belle est la neige! Mais j'aime aussi l'éblouissante blancheur du givre, et même, parfois, le froid intense. C'est alors qu'il est bon d'aller vite chercher de la braise et d'allumer les feux. Et ne nous laissons pas persuader par la douce chaleur de midi de permettre aux tisons du foyer ou du brasier de devenir un tas de cendres blanches.

L'EXORCISTE

Quelle pitié de faire un prêtre d'un enfant que l'on aime! Combien ce doit être pénible d'avoir à regarder comme autant de petits bouts de bois les choses qui, dans la vie, sont les plus désirables! Les prêtres doivent aller se coucher sur un méchant repas de jeûne, et on les blâme si, quand ils sont jeunes, ils osent glisser un regard furtif dans les endroits où se trouvent des filles séduisantes. La vie d'un prêtre exorciste est particulièrement dure. Quelles épreuves terribles il doit subir dans ses pèlerinages à Mitaké, à Koumano et à tous les autres monastères sacrés! Même après qu'il s'est fait une renommée par son onction et qu'on l'envoie chercher en toute occasion, sa réputation est un obstacle à son repos. Quel travail ce doit être pour lui de chasser le mauvais esprit du corps de l'homme malade qu'il vient guérir! Et cependant s'il s'assoupit un moment à cause de son épuisement, il est vivement réprimandé et on lui dit qu'il ne fait que dormir! Combien il doit se sentir embarrassé!

Notre auteur sympathise vivement avec l'exorciste. Ailleurs, elle dit :

Quand un exorciste est appelé à chasser un esprit mauvais, il arbore un air de conséquence en distribuant ses cloches et ses masses à ceux qui sont présents. Puis il bourdonne son chant sur un ton qui rappelle celui de la cigale. Mais supposez que le démon n'en soit nullement troublé et que les paroles magiques soient impuissantes. Toute la maisonnée, qui s'était jointe aux prières, commence à s'étonner. Pourtant, il continue pendant des heures jusqu'à ce qu'il soit entièrement las. Enfin, il voit que c'est inutile; il les laisse se relever et

reprend ses cloches et ses masses en avouant son insuccès. Comme il ébouriffe ses cheveux et se gratte la tête quand, avec de nombreux bâillements, il s'étend pour dormir!

VISITE DE L'IMPÉRATRICE A UN NOBLE DE LA COUR

Quand l'Impératrice fit visite au Daïcin Narimasa, sa voiture entra par la Barrière de l'Est, qui est large avec quatre pilliers. Ses femmes néanmoins préférèrent faire le tour avec leurs voitures par la Porte du Nord, où il n'y avait pas de gardes. Quelques-unes, qui n'avaient pas réparé leurs coiffures, pensaient en elles-mêmes avec quelque dédain : Oh! nous serons menées jusqu'à la porte d'entrée, de sorte que nous n'avons pas besoin d'être si exigeantes. Mais les voitures couvertes de palmes se trouvèrent prises dans le portail étroit et il ne fut pas possible d'entrer. Alors on posa l'ordinaire chemin de nattes et on nous invita à descendre, à notre grand ennui et à notre vive indignation. Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il était irritant de voir les courtisans et les serviteurs réunis dans la salle de garde et nous dévisageant au passage. Quand nous fûmes arrivées devant Sa Majesté et que nous lui eûmes conté ce qui était arrivé, elle se moqua simplement de nous, disant : « Et maintenant, il n'y a donc personne qui vous regarde? Comment pouvez-vous être si négligées? — Oui, répliquai-je, mais tout le monde ici est habitué à nous et l'on serait grandement surpris si nous prenions un soin spécial de notre extérieur. Penser qu'un palais comme celui-ci ait une porte trop étroite pour une voiture! Quand je rencontrerai le Daïcin je me moquerai joliment de lui. » Bientôt il vint, apportant l'encre et les instruments à écrire de l'Impératrice. « Voilà qui est bien mal à vous, dis-je. Comment pouvez-vous vivre dans une habitation qui a une entrée si étroite? » Ce à quoi il répliqua avec un sourire, que sa maison était sur le pied convenable à sa situation. « Cependant, dis-je, j'ai entendu parler d'un homme qui avait son entrée — et cela seul — beaucoup trop large pour ses besoins personnels. — Oh! sûrement, dit le Daïcin étonné, vous voulez parler de Ou-Teïkokou (un

héros chinois). Qui aurait pu croire que quelqu'un d'autre qu'un vénérable pundit aurait su quelque chose de cela? A l'occasion je me suis moi-même aventuré dans les sentiers du savoir et je comprends pleinement votre allusion. — Dans ce cas, vraiment, vos sentiers ne sont pas des plus raisonnables. C'était un joli désordre, je vous assure, quand nous nous sommes trouvées prises au piège et obligées de marcher sur vos sentiers nattés. — Je crains, dit-il, que vous n'ayez eu à souffrir de quelque incommodité. Et il pleuvait aussi. Mais je suis aux ordres de l'Impératrice. » Sur ce, il sortit.

« Pour quelle raison avez-vous tellement déconcerté Nari-masa? me demanda plus tard l'Impératrice. — Oh! ce n'est rien! dis-je. Je lui parlais seulement de notre mésaventure à sa porte. »

SCÈNE DOMESTIQUE DANS LE PALAIS DU MIKADO

Sur les portes à coulisses de la façade septentrionale des appartements privés du Mikado, sont peintes, quelques-unes avec de longs bras, d'autres avec de longues jambes, des créatures terribles qui vivent dans l'océan orange. Quand les portes de l'antichambre sont ouvertes, nous pouvons toujours les voir. Un jour, vers midi, tandis que nous étions en train de rire et de causer de ces portes, nous contant quelles choses hideuses c'étaient, et que nous étions occupées à placer de grands pots à fleur en porcelaine verte¹ près de la balustrade de la véranda, pots que nous emplissions des plus délicieuses branches de cerisier en fleurs longues de cinq pieds, tellement que les fleurs débordaient jusqu'au pied de la balustrade, Son Excellence le Daïnagon (le frère de l'Impératrice) approcha. Il portait une tunique nuance cerise, qui avait été assez portée pour avoir perdu sa raideur, et des pantalons de pourpre sombre. Son vêtement de dessous, blanc, et qu'on apercevait à son cou, laissait voir un joli dessin d'une nuance écarlate foncé. Comme le Mikado était avec l'Impératrice, il

1. Probablement du genre connu aujourd'hui des amateurs sous le nom de Seizi.

s'assit sur l'étroite plate-forme devant la porte et fit quelque rapport sur des sujets officiels.

Les dames d'honneur, avec leurs jaquettes sans manches et couleur cerise pendant librement à leurs côtés, celles-ci vêtues d'étoffes glycine (pourpre) et d'autres d'étoffes kerria (jaune) et de toutes sortes de couleurs ravissantes, ressortaient joliment sur l'écran formé par le panneau. Le dîner fut alors servi dans les appartements impériaux. Nous entendions le trépignement des domestiques et l'un des chambellans crier : Moins de bruit! L'aspect serein du ciel était extrêmement agréable. Quand tous les plats eurent été servis, un maître d'hôtel vint annoncer le dîner. Le Mikado s'en alla par la porte du milieu, suivi par Son Excellence le Daïnagon, qui vint bientôt reprendre sa place parmi les fleurs. L'Impératrice alors écarta le rideau et s'avança jusqu'au seuil pour lui faire accueil. Il fit remarquer la beauté des choses qui l'environnaient et la bonne tenue des serviteurs, et il termina en citant ces vers :

Les jours et les mois s'écoulent
Mais le Mont Mimoro demeure pour toujours.

J'étais profondément impressionnée et je souhaitais dans mon cœur que cela continuât ainsi pendant un millier d'années.

LE CHIEN OKINAMARO ET LA CHATTE MIYÔBOU NO OTODO

L'auguste chatte d'honneur du Mikado était une délicieuse bête et grande favorite de Sa Majesté, qui lui conféra le cinquième rang de noblesse et le titre de Miyôbou no Otodo, ou surintendante en chef des dames et servantes du Palais. Un jour, elle était sortie jusqu'au pont rejoignant les deux bâtiments du palais et la servante qui avait soin d'elle l'appela : « Oh! l'inconvenante! Revenez tout de suite! » Mais la chatte ne se dérangeait pas et continuait à s'étirer paresseusement au soleil. Alors, afin de l'effrayer, la servante s'écria : « Où est Okinamaro? Okinamaro! Mordez Miyôbou no Otodo. » Cet insensé de chien, prenant la chose au sérieux, se lança sur la chatte qui, dans sa frayeur et sa consternation, chercha un

refuge derrière l'écran de la salle à manger où Sa Majesté se trouvait alors. Le Mikado fut grandement choqué et agité. Il prit la chatte dans son auguste sein, et appelant le chambellan Tadataka, donna des ordres pour que Okinamaro fût immédiatement fouetté et banni à l'île des Chiens. Les domestiques firent la chasse à Okinamaro au milieu d'une grande confusion. Ils l'attrapèrent bientôt et l'emmenèrent comme il leur avait été dit.

Hélas ! Pauvre chien ! Lui qui avait l'habitude de se prélasser partout à son aise ! Quand, le troisième jour du troisième mois, on l'avait amené, une guirlande de saule sur la tête et orné de fleurs de pêcher et de cerisier, aurait-il jamais pensé qu'il en viendrait là ? A l'heure des repas, il était toujours présent, et quand nous eûmes passé trois ou quatre jours sans lui, il nous manqua grandement. Un jour, vers midi, il y eut un vacarme terrible de hurlements de chien. Tous les autres chiens se précipitèrent vers l'endroit d'où le bruit venait pour voir ce qui était cause d'un tumulte pareil. Pendant ce temps, une servante du Palais accourut de notre côté : « Oh ! que c'est affreux ! exclama-t-elle. Deux chambellans sont en train de battre un chien au point qu'il en est presque mort. Ils disent qu'ils le châtient pour être revenu après avoir été banni. » Mon cœur me dit que c'était Okinamaro qui était battu par Tadataka et Sanéfousa. J'allais envoyer quelqu'un les prier de cesser, quand les hurlements s'arrêtèrent. On me dit alors que l'animal était mort et que son corps avait été jeté par-dessus la barrière. Au coucher du soleil, tandis que nous déplorions toutes son sort, un chien à l'aspect misérable et tout tremblant entra, le corps affreusement et étonnamment enflé. « Est-ce que ce peut être Okinamaro ? » nous demandions-nous. Il n'y a pas eu récemment de bête pareille dans les environs. Nous l'appelâmes par son nom, mais il n'y fit pas attention. Quelques-unes disaient que c'était lui, d'autres que ce n'était pas lui. L'Impératrice envoya chercher une dame qui le connaissait bien : « Est-ce Okinamaro ? » demanda-t-elle en indiquant la bête. « Il lui ressemble, répondit-elle, mais il est vraiment par trop dégoûtant pour être notre chien. D'ailleurs, quand on l'appelait, Okinamaro

accourait joyeusement, et cet animal ne veut pas venir. Ce ne peut être Okinamaro. De plus, Okinamaro a été tué et son cadavre jeté au loin. Il n'est pas possible qu'il soit encore vivant après la correction qu'il a reçue des deux chambellans. » — A la nuit, on lui offrit à manger, mais il refusa, et ainsi nous décidâmes que ce ne pouvait être notre ami. Le lendemain matin, quand j'allai prendre mon service à la toilette de l'Impératrice et que je lui eus présenté la cuvette et le miroir, un chien apparut au pied d'un des piliers. « Hélas ! s'écria l'Impératrice, quelle terrible correction Okinamaro a dû recevoir hier. Je suis bien fâchée qu'il soit mort ! Je m'imaginais qu'il doit ressembler maintenant à cet animal. Il doit avoir souffert misérablement. » A ce moment le chien qui était couché au pied du pilier se mit à trembler et à frissonner, et il répandit un flot de larmes, à notre profond ébahissement. C'était Okinamaro, après tout, et son refus de venir quand on l'avait appelé le jour précédent, était dû à la crainte de se trahir. L'Impératrice fut charmée et touchée au delà de toute expression. Elle posa son miroir et appela : « Okinamaro ! » Le chien se coucha à plat sur le sol et aboya très fort, ce qui amusa grandement l'Impératrice. Tout le monde se rassembla et il y eut des conversations et des rires animés. Le Mikado lui-même, quand il sut la chose, vint et exprima en souriant son étonnement du bon sens montré par ce chien.

Le lecteur sera heureux d'apprendre que la sentence qui bannissait Okinamaro fut rapportée ; il fut bien traité et, au bout de peu de temps, il avait repris tout son ancien lustre.

Mais l'auteur n'est pas toujours aussi tendre pour les chiens. Parmi les « Choses Détestables » qu'elle énumère, se trouve la suivante :

Un chien qui aboie en reconnaissant votre amant qui vient vous faire une visite clandestine : — ce chien doit être tué.

Donnons quelques-unes de ces énumérations.

CHOSSES TRISTES

Une maison où l'enfant est mort.
 Un brasier dont le feu est éteint.
 Un bouvier qui est haï par son bœuf.
 La naissance d'une succession d'enfants du sexe féminin dans la maison d'un savant.
 Une lettre de votre pays sans nouvelles du foyer.

CHOSSES DÉTESTABLES

L'auteur en donne une longue liste dont nous extrayons les quelques suivantes :

Un visiteur qui raconte une histoire interminable quand vous êtes pressé. Si c'est quelqu'un avec qui vous soyez intime, vous pouvez le faire décamper en disant que vous l'écouteriez une autre fois. Mais ceux que vous ne pouvez traiter de cette façon sont détestables.

Un exorciste qui, lorsqu'on l'a envoyé chercher pour un cas de maladie soudaine, récite ses charmes comme s'il était à moitié endormi.

Bébés qui crient, chiens qui aboient quand vous voulez écouter.

Le ronflement d'un homme que vous essayez de cacher et qui s'est endormi dans un endroit où il n'a que faire.

Les gens qui voyagent dans un chariot qui craque. Des gens pareils doivent être sourds et sont très détestables. Quand vous êtes vous-même dans un tel chariot, c'est le propriétaire qui est détestable.

Les gens qui interrompent vos histoires pour faire montre de leur propre intelligence. Tous les interrupteurs, jeunes ou vieux, sont détestables.

Les gens qui, lorsque vous contez une histoire, font irruption avec un : oh ! je sais ! et donnent une version entièrement différente de la vôtre.

Soit chez vous, soit au palais, être obligé de vous lever pour

recevoir un visiteur importun, alors que vous prétendiez être couché justement pour l'éviter.

Tandis que vous êtes en bons termes avec un homme, l'entendre chanter les louanges d'une femme qu'il a connue. Ceci est détestable même quand un certain temps s'est écoulé ; bien davantage s'il la connaît encore.

Les gens qui marmottent une prière quand ils éternuent.

N. B. — Les violents éternuements sont détestables, excepté quand c'est le maître de la maison qui éternue.

Les puces sont détestables, spécialement quand elles pénètrent sous vos vêtements et sautent de ci, de là.

Comme contraste aux « Choses Détestables », on peut ajouter quelques

CHOSSES QUI DONNENT LE FRISSON

Voir les moineaux nourrir leurs petits.

Passer auprès d'enfants qui jouent.

Trouver que le métal de votre miroir chinois commence à s'obscurcir.

S'entendre demander le chemin par un bel homme qui arrête sa voiture dans ce but.

Parmi les « Choses qui Excitent le Regret du Passé » Seï Sôtagon énumère :

Les roses trémières fanées [rappelant les fêtes auxquelles elles ont servi].

Par un jour de pluie relire les lettres d'une personne autrefois aimée.

Les éventails d'antan [sans doute avec quelques *tanka* sentimentaux écrits sur le papier].

Les nuits de brillant clair de lune.

Voici quelques

CHOSSES ÉGAYANTES

Revenir d'excursion avec les voitures pleines à verser, tandis qu'une quantité de valets à pied font hâter les bœufs et accélérer l'allure des voitures.

Un bateau descendant au fil de l'eau sur la rivière.
Des dents délicatement noircies.

Entendre un professeur de magie réciter d'une belle voix son service de purification sur le bord d'une rivière.

Une gorgée d'eau quand on s'éveille pendant la nuit.

Quand on se sent triste, avoir un visiteur qui ne soit pas assez intime pour être peu intéressant, ni trop étranger pour être sans réserve, qui vous raconte ce qui se passe dans le monde — choses plaisantes, ou odieuses, ou étranges, touchant tantôt à ceci, tantôt à cela, matières publiques ou privées, — avec juste les détails suffisants pour ne pas être ennuyeux. Cela est très agréable.

Puis suivent les bons côtés d'un véhicule à bœufs, des chevaux, des cochers (qui doivent être grands et forts, avoir la mine rubiconde et un maintien important), des valets de pied, des pages, des chats, des prédicateurs. Ce dernier sujet est traité avec quelque développement.

Un prêcheur, dit-elle, doit être un homme de belle apparence. Il est alors plus facile de garder les yeux fixés sur sa figure, sans quoi il est impossible de profiter de son discours. Car autrement, les yeux s'égareront et vous oublierez d'écouter. Les prêcheurs laids ont donc une grave responsabilité. Mais en voilà assez.

Elle ajoute cependant :

Si les prêcheurs étaient d'un âge plus convenable, j'aurais plaisir à donner un jugement plus favorable. Mais, dans l'état actuel, leurs péchés sont trop horribles pour y penser.

S'il faut quelque excuse à la longueur de ces extraits, on peut plaider qu'ils représentent ce qu'il y a de mieux et en même temps de plus typique à citer dans la littérature japonaise. Ils sont pris presque exclusivement dans les deux premiers des douze volumes (646 pages) qui forment l'ensemble de ces divertissantes miscellanées.

Il est difficile de s'imaginer que ce fut écrit au Japon, il y a neuf cents ans. Si nous les comparons avec ce que l'Europe peut montrer à cette époque, il faut admettre que c'est vraiment là une œuvre remarquable. Quelle révélation, si la vie à la cour du roi Alfred ou de Canut nous était dépeinte d'une façon semblable!

Le *Ghenzi Monogatari* et le *Makoura no Sôci* sont tous deux imparfaitement intelligibles, même pour des Japonais instruits, et on les lit fort peu actuellement. C'est regrettable, car les écrivains modernes tireraient grand profit de l'étude et de l'exemple de ces antiques chefs-d'œuvre.

CHAPITRE VI

OUVRAGES DE SECOND ORDRE

L'auteur du *Sagoromo Monogatari* était une dame de la cour nommée Daïni no Sammi, fille de Mourasaki Sikibou. Son ouvrage, histoire d'amour d'une longueur considérable, est une évidente imitation du *Ghenzi Monogatari*, mais fort inférieure quant au style et au sujet. On croit qu'il fut écrit vers l'an 1040.

Le *Saracina Nikki*, par une fille de Sougaouara no Takasouyé, descendante à la sixième génération du fameux homme d'État Sougaouara no Mitchizané, fut achevé sous le règne de l'empereur Go Reï Zeï (1046-1068). C'est le récit d'un voyage fait de Simôsa à Kiôto par le Tôkaïdô en 1021, et d'un second voyage de Kiôto à Saracina, dans la province de Sinano, quelques années plus tard. Il est écrit dans un sentiment mélancolique et abondamment orné de *tanka* plaintifs.

On ne sait rien de la date ni de l'auteur du *Torikayébaya Monogatari*. On croit qu'il fut écrit après le *Sagoromo* et appartiendrait par conséquent au milieu ou à la fin du xi^e siècle. Le *Torikayébaya Monogatari* est l'his-

toire des difficultés que rencontre un noble dans l'éducation de ses deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon affectionne les occupations et les amusements féminins, et la fille est juste le contraire, au grand ennui de leur père, qui s'exclame fréquemment : « Torikayébaya ! » c'est-à-dire : « Oh ! si je pouvais seulement les interchanger¹. » Tout ce qu'il peut faire est d'habiller le garçon en fille et de le traiter selon ses goûts, tandis que la fille est élevée comme un garçon. Les résultats ne sont guère satisfaisants au point de vue moral.

L'auteur du recueil d'histoires intitulé *Ouzi Monogatari* était un noble de la cour nommé Minamoto no Takakouni, plus connu sous le surnom de Ouzi Daïnagon, d'après l'endroit qu'il habitait et le rang qu'il occupait. Il mourut en 1077 à un âge très avancé. Étant très gros et gras, la grande chaleur lui répugnait fort, et il se retirait ordinairement pendant la saison d'été à Ouzi, village situé non loin de Kiôto, au bord de la rivière qui sort du lac Bioua. Il fit construire là, au bord de la route, près de sa maison de campagne, une maison à thé, où l'on offrait le thé aux passants. On les invitait alors à raconter des histoires que le Daïnagon, assis derrière un paravent, fixait par écrit. La plupart des histoires ainsi réunies sont évidemment fictives ; mais vraies ou fausses, elles ont un intérêt spécial en ce qu'elles présentent, de la vie et des idées des classes moyennes et inférieures, un tableau plus complet et plus vivant que la plupart des autres ouvrages de l'époque.

Comme on peut s'y attendre d'après la façon dont il

1. Le lecteur peut croire que c'est beaucoup exprimer en un seul mot. *Tori-Kayé-ba-ya!* signifie littéralement : Faire-changement-si-oh ! Remarquer l'absence de pronoms personnels, à l'emploi desquels se refuse le génie de la langue japonaise.

est compilé, l'*Ouzi Monogatari* contient un large élément de folklore. Le style est facile et sans prétentions. Trente volumes sur soixante sont consacrés à des récits japonais, le reste contenant des histoires d'origine chinoise ou hindoue. Toutes ces histoires ne furent probablement pas recueillies à la façon racontée plus haut, et un certain nombre d'entre elles fut, croit-on, ajouté par de plus récents éditeurs.

On peut donner une idée du caractère général de ce recueil en esquisant quelques-uns de ses récits.

Un peintre nommé Kaouanari a un ami intime, architecte et ingénieur, nommé Hida no Takoumi. Ce dernier ayant bâti un petit pavillon carré invite son ami à y entrer. Le peintre s'approche de la porte du sud, et aussitôt quelque truc mécanique la lui ferme au nez. Quand il essaie d'entrer par la porte de l'ouest, elle se ferme aussi et la porte du nord s'ouvre, et ainsi de suite. Pour se venger de cette plaisanterie, Kaouanari peint sur un écran un cadavre si dégoûtant et si repoussant que lorsque Hida no Takoumi s'approche à l'improviste, il recule d'horreur et se sauve en courant dans le jardin.

Un moine bouddhiste, fameux joueur de Go, est invité à rendre visite à une dame mystérieuse. Avec un écran interposé, ils jouent une partie qui se termine par le massacre total des hommes du moine. On n'entend plus jamais parler de la dame, qu'on présume avoir été un être surnaturel.

Un professeur de magie, par quelque erreur dans ses cérémonies, s'est attiré la colère des démons. Ils le poursuivent. Il descend de son cheval et le laisse retourner seul chez lui, tandis qu'il se cache parmi des gerbes dans un champ de riz. Les démons suivent les traces des

sabots du cheval et le magicien s'échappe, ayant appris, d'après la conversation de ses poursuivants qui passent devant sa cachette, comment les circonvenir quand ils renouvelleront leur attaque.

Un professeur de magie va s'acquitter d'une cérémonie de purification d'influences mauvaises. Son petit garçon, qui l'accompagne, est capable par un don intérieur de voir un certain nombre de diables, invisibles aux regards ordinaires, emportant les offrandes de nourriture qu'on leur fait. Il devient par la suite un grand magicien.

Une guitare, héritage précieux du mikado, disparaît mystérieusement. L'un des courtisans, qui est un grand musicien, en retrouve la trace d'après le son et s'aperçoit qu'elle a été dérobée par un diable. Quand on explique au diable que la guitare est une possession de grand prix du mikado, il la rend immédiatement.

Une jeune femme, pressée par ses parents de prendre un second époux, appuie son refus par l'exemple d'une hirondelle qui a bâti son nid dans leur maison, et dont le compagnon a été tué. Elle s'en va à l'automne et quand elle revient, l'été suivant, elle est encore seule.

Parmi les autres *monogatari* fictifs qui nous sont parvenus de cette période, on peut mentionner l'*Idzoumi Sikibou Monogatari*, l'*Ima Monogatari*, le *Tsoutsoumi Tchiounagon Monogatari*, le *Akiyo no Naga-monogatari* et le *Matsouho Monogatari*, qui, malgré l'utilité qu'ils ont pour l'étude de la société du temps, ne présentent aucun trait spécial d'intérêt littéraire. Seuls les titres de beaucoup d'autres nous sont aussi parvenus.